

LES INDIENS WAYĀPI ET LEUR MILIEU :
PASSE, PRESENT ET AVENIR

par P. GRENAND, chargé de recherche à l'ORSTOM - ethnologue
et par F. GRENAND, attachée de recherche au CNRS - ethno-linguiste

Les Indiens Wayāpi, répartis actuellement en six villages en Guyane Française (fleuve Oyapock), pratiquent un genre de vie "traditionnel", en harmonie avec le milieu forestier environnant.

Nous examinerons donc successivement :

- les variations saisonnières qui rythment la vie des Wayāpi. En effet, l'observation du temps et ses implications zoologiques et botaniques déterminent fortement les activités et marquent profondément la vie sociale ;

- l'importance et les caractéristiques des activités de subsistance. Les Wayāpi intègrent toutes les possibilités offertes par le milieu à travers quatre activités : agriculture, chasse, pêche, cueillette.

- les conceptions de l'univers qui permettent de comprendre quelle place l'homme Wayapi s'accorde dans la nature.

Cependant, cette situation actuelle est loin d'être le produit d'une "fixité éternelle". La société ancienne semble avoir connu des réajustements que nous examinerons. Ceux-ci semblent surtout liés au changement de milieu (migrations du XIX° siècle) et à l'écroulement démographique.

Enfin, forts de ces références au passé et au présent, nous évoquerons les perspectives de survie de cette population dans une Guyane en changement, en particulier en se référant aux tendances soit positives, soit négatives qui se font jour ces dernières années.

In: communication au 5ème colloque SEPANRIT, .../...

Bonloève, 1977

30.6.87

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 21270

Cote : B ~~311~~

B21270

Les Wayãpi ou Oyampi sont l'une des six populations Amérindiennes vivant actuellement en Guyane Française. Elle est arrivée récemment dans ce pays (début du XIX^e siècle) et se rattache par sa langue et nombre de ses traits culturels à la civilisation Tupi Guarani.

M'étant trouvé, ainsi que ma femme, de 1971 à 1976 dans des conditions favorables pour entreprendre des enquêtes de longue haleine, l'étude des rapports des Wapãdi avec leur milieu m'est rapidement apparue comme particulièrement féconde et s'est révélée être une clé pour la compréhension de leur société. C'est une brève synthèse de ces travaux que je présenterai ici.

Les Wayãpi sont actuellement 300 divisés en deux groupes, l'un de 130 personnes dans le moyen Oyapock, l'autre de 170 personnes dans le haut Oyapock (région de Trois Sauts où l'essentiel de notre étude a été réalisé). Ces chiffres bien qu'accusant une nette amélioration démographique, ne sont rien au regard de ceux du XIX^e siècle, puisque les Wayãpi étaient estimés alors à 6.000 personnes vers 1820-1830.

Bien qu'il ne faille pas s'illusionner sur la fixité culturelle des populations Amérindiennes des Guyanes et de l'Amazonie - question que nous évoquerons plus loin -, il n'est pas trop exagéré de dire que les Wayãpi sont restés assez semblables à ce qu'ils étaient dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. La raison principale en est très probablement leur isolement et surtout le lien profond et fécond qui les unit au biotope environnant, la forêt tropicale humide qui leur permet un genre de vie facile et épanoui. Ce lien n'a pu être cependant rendu possible que par l'excellente conservation de ce biotope dont aujourd'hui les Wayãpi sont les seuls exploitants.

Il suffit pour s'en convaincre, de suivre la vie d'un village wayãpi tout au long des saisons.

Le temps est mesuré en lunaisons qui sont combinées en saisons distinguées plus à partir de critères écologiques (chants des cigales en saison sèche et des grenouilles en saison des pluies) qu'astronomiques (rapprochement de deux constellations). Les Wayãpi distinguent deux grandes saisons : /amã/, "les pluies" et /kwalaʒ/, "le soleil", c'est-à-dire la saison sèche que nous évoquerons successivement.

.../...

I - /amã/, "la pluie"

Cette saison se subdivise en trois périodes.

- /amã alipí/ : "le cou de la pluie", autrement dit : "la pluie montre son nez". Cette période va de décembre à mars ; la pluie commence à tomber par intermittence. En réalité, décembre est encore un mois sec ; on achève la plantation des nouveaux abattis et l'on pratique encore des activités de saison sèche : pêche au poison, expédition de chasse le long des cours d'eau. L'alimentation végétale est assurée par le manioc amer de l'année précédente. Dès janvier, le changement de saison est consommé. Les hommes, libérés des contraintes de l'abattis, partagent leurs activités entre les fêtes à cachiri et les sorties de chasse devant soi, et en profitent pour renouveler les vanneries de leurs femmes ou leur propre matériel de chasse. La chasse, la pêche, la cueillette sont d'un rapport régulier. Les eaux limoneuses sont favorables à la pêche à la surprise avec une canne flexible, chaque mois voyant tomber dans l'eau de nouveaux fruits prisés par les poissons. La chasse est, elle aussi, assurée d'un large succès. Le gros gibier à plumes est dans sa phase de reproduction, ce qui en fait une proie facile. Quant aux mammifères, ils se gavent d'une nourriture végétale abondante ; on peut affirmer qu'à cette période, un chasseur wayãpi est susceptible de rencontrer tous ses gibiers favoris, du daguet rouge au pécari à collier, en passant par la tortue terrestre. La cueillette, enfin, on l'a pressenti, couronne le tout, la qualité supplée la quantité. Les femmes préparent en abondance la farine de manioc torréfiée, certaines que leurs maris rapporteront le soir une hottée de fruits de palmier caumou dont la bouillie est bue par tous avec délices. Enfin, les abattis nouveaux donnent leurs primeurs : le maïs vert en février, le maïs sec en mars. On se procure la nourriture sans effort, on est gras, les grandes préoccupations sociales (abattis, cases neuves) sont lointaines, les tensions familiales s'estompent, la facilité règne.

- /kwataka/, "les singes sont gras". C'est le coeur de la saison des pluies (avril et mai). La chasse est toujours très favorable, avec un maximum sur les singes atèles et les singes hurleurs qui dégoûlent de graisse jaune sur le boucan. Cependant, les chasseurs ne sont guère enthousiasmés par de longues marches sous la pluie. Pendant les inondations, la chasse est relayée par la pêche à la flèche dans la forêt inondée, où des poissons à bouche suçoir viennent se repaître de mousse et de jeunes pousses. Si la rivière ne sort pas de son lit, la pêche à la ligne ou à la trappe flottante amorcée avec des fruits est toujours efficace. La cueillette at-

.../...

teint son maximum (39 espèces comestibles importantes recensées en mai) ; elle culmine avec la maturité du fruit du palmier /wasgy/ consommé sous forme de boisson violette. Il n'est pas exagéré de dire que cette plante est le deuxième produit végétal de l'alimentation wayāpi.

- /wasgy iwa/, "les mangeurs de fruits de wasgy". Il s'agit des toucans s'abattant en troupes nombreuses sur les palmeraies. En dehors du maïs récolté précocement, ce n'est qu'en juin que le nouvel abattis commence à produire : les femmes récoltent les ignames blanches et les courges, tandis que les hommes récoltent leur tabac. La chasse devient un jeu de massacre et les hommes sont tous les jours au bois pour tirer toucans, aras et autres perroquets. Certains font des affûts au sol ou des plates-formes abritées dans les arbres ; cette chasse nécessairement silencieuse se pratique exclusivement à l'arc. Cette saison est peu favorable à la pêche ; en juillet seulement, si la baisse des eaux s'amorce, les Wayāpi font des expéditions sur des ruisseaux peu fréquentés pour pêcher à la ligne de fond les gros poissons aimaras. La cueillette, encore très importante en juin, cesse en juillet. Elle est remplacée par le ramassage des vers palmistes qui peuplent les troncs des palmiers caumous abattus. Les femmes, de leur côté, vont le long des petits ruisseaux ramasser les crabes et les gros escargots d'eau.

II - /kwalai/, "le soleil"

Cette saison est divisée en quatre périodes. Le paroxisme est atteint en octobre, novembre, marquant déjà une transition avec la saison des pluies.

Au cours de la saison sèche, les Wayāpi sont partagés entre une envie de voyager et de chasser au loin, et l'obligation de faire leurs abattis, véritable corvée tempérée par les prestations de travail réciproque et compensée collectivement tous les deux soirs par la consommation de la bière de manioc. C'est aussi la saison où l'on creuse et où l'on ouvre au feu les canots neufs et où l'on construit les nouvelles cases.

- /kwalaiipi/, "le pied du soleil", c'est-à-dire "le soleil fait ses premiers pas". On est en Août. La récolte des plantes cultivées de l'année continue avec les patates douces, la canne à sucre et surtout les ignames violettes avec lesquelles les femmes élaboreront une bière. Les hommes ont repéré l'emplacement de leur nouvel abattis et commencent à sabrer les arbres du sous-bois. La pêche se réduit à un rôle d'appoint. Il en va de même pour la chasse qui, dans une forêt où feuilles et brindilles sèches craquent sous

les pas, devient alléatoire. Les Wayāpi comptent beaucoup plus sur les passages des troupeaux de pécaris à lèvres blanches que sur la chasse devant soi.

- /kwalaɪ/, "le soleil". On est en septembre, les travaux agricoles battent leur plein ; les hommes en sont à l'abattage des gros arbres. Il arrive que les hommes interrompent les travaux agricoles pour une journée ou deux et partent vers les grands sauts (rapides) pour flécher les poissons (paku) et ramasser sur les bancs de sables découverts les premiers oeufs d'iguanes. Les femmes, plus libres de leur temps, essaient tant bien que mal de suppléer leurs maris en allant empoisonner mares et ruisseaux avec le poison de pêche cultivé (kunami).

- /kwalaɪmɪt/, "le milieu du soleil", c'est-à-dire "le coeur de la saison sèche". Si Tupā, le tonnerre, personnage maléfique s'il en est, n'envoie pas trop d'orages sur terre, le brûlage des abattis peut avoir lieu. C'est à cette période qu'est récolté le manioc nouveau, récolte marquée par de grandes fêtes de boisson et de danses diverses. L'abattis à peine refroidi, les femmes entrent en scène et commencent la plantation. Les hommes se consacrent bientôt à l'organisation de grandes pêches collectives avec la liane ichtyotoxique (imku) ; les uns partent dans la forêt pour couper d'énormes quantités de ces lianes. Tous préparent, durant de longues heures, les pointes barbelées en acier, qu'ils fixeront sur les flèches de pêche. Cette méthode de pêche, appliquée aux grands cours d'eau, est très productive et pendant plusieurs jours les boucans croulent sous les poissons fumés. A la même période, les familles aiment à émigrer plusieurs jours à la recherche d'une nourriture facile le long des rivières. On ramasse les oeufs d'iguanes ou de tortues d'eau, on chasse l'iguane ou le caïman, on pêche à la flèche dans les sauts où les poissons viennent sucer les fleurs de pakumyu.

- /alɛmɪ/, Novembre contraste avec les mois précédents. Cette période allie l'agrément de la saison sèche avec l'abondance de la saison des pluies. La pêche à la ligne reprend ses droits au moment où les fleurs des arbres tombent à l'eau. La chasse redevient favorable aux abords immédiats des abattis, où les cervidés et les gros rongeurs viennent manger les jeunes pousses de manioc. Que le chasseur prenne garde cependant, car les jaguars en rut hantent les bois. Le ramassage reste assez productif : on récolte le miel sauvage que les Mélipones ont fabriqué pendant la floraison des grands arbres et dont les Wayāpi ne connaissent pas moins d'une vingtaine de variétés. Enfin, les fruits sauvages réapparaissent, annonciateurs de la prochaine saison.

.../...

L'examen saisonnier des activités de subsistances des Wayāpi montre abondamment qu'elles sont étroitement complémentaires. La raison s'en perçoit très aisément : lorsqu'un homme part à la chasse, il se rend presque invariablement là où les animaux consomment certains fruits ; si ces fruits sont comestibles, je pense par exemple au toucan mangeant les fruits du palmier Was̄y (Euterpe), les activités de chasseur peuvent alors céder le pas aux activités de cueilleur. Tout cela n'empêche pas l'homme, tant sont nombreux les cours d'eau, de longer l'un d'eux tout en courant les bois, pour s'assurer si un gros poisson aimara ne se dissimule pas sous une branche. Cette grande disponibilité de l'homme Wayāpi à l'égard des divers secteurs de l'activité de subsistance se retrouve au niveau des techniques.

Ainsi, dans le cas de la chasse, l'arme presque unique était traditionnellement l'arc, la spécialisation n'intervenant qu'au niveau des flèches aux pointes très diversifiées. Cette disponibilité n'est cependant possible qu'en raison de la grande variété des végétaux et des animaux comestibles, ayant pour corrolaire une excellente connaissance acquise pendant l'adolescence. Nous y reviendrons.

Il n'est pas inutile de rappeler en contre-point les affirmations disséminées dans la littérature de voyage sur l'Enfer vert qui tue, sa luxuriance ne donnant à l'homme que fleurs diaboliques et fruits empoisonnés. Il me semble possible de suggérer sans trop d'excès que si l'homme occidental éprouve de grandes difficultés à vivre dans ce milieu, c'est bien à cause du manque d'apprentissage face à une diversité extrême dont seuls savent profiter les Amérindiens. En effet, c'est avec maestria que les Wayāpi règnent sur la forêt, ce qui nous est largement confirmé par quelques chiffres :

- en Mai 1976 (saison des pluies), les habitants du village Zidock, 110 habitants, ont tué, pêché et récolté 1.241 kg de gibier, poisson et produits animaux de ramassage, et cueilli 2.039 kg de produits végétaux sauvages.

- en septembre de la même année (saison sèche, mois le moins favorable), les produits de chasse et de pêche tombèrent à 653 kg et les produits de cueillette à 2 kg seulement.

Ces simples chiffres montrent bien le caractère d'abondance de l'économie wayapi, encore renforcé par le fait que 90 % de cette production est assuré par 26 "hommes portant flèches" comme l'on disait au XVIII^e siècle.

Cependant, il est indéniable que la différence de production en-

.../...

tre la saison sèche et la saison des pluies est ressentie par les Wayapi avec d'autant plus d'acuité que la saison sèche est, comme nous l'avons vu, celle des pénibles travaux d'abattis. Pénibles et peu appréciés par les hommes Wayapi, les travaux préliminaires de sabrage, d'abattage et de brûlis aboutissent à une clairière jonchée de bois calciné qui sera dès lors confiée aux femmes.

L'agriculture est donc à l'exact opposé des autres activités de subsistance, dans la mesure où elle représente la sécurité face au risque, la continuité face à la diversité. Elle est toute incluse dans la culture, alors que les autres activités sont une aventure face à la nature.

Tout le monde aura pressenti, à travers l'observation des activités de subsistance, que filtre une véritable conception de l'univers que nous avons d'ailleurs étudiée dans un récent travail ; nous en donnerons ici un bref résumé.

L'homme Wayapi oppose forêt à clairière dans l'univers végétal, le premier étant réservé au monde animal, propriété des forces invisibles, la seconde étant le domaine propre des humains. Dans la forêt, le végétal est un contenant neutre, donc exploitable sans risque, alors que l'homme, en chassant les animaux, se met en état d'hostilité face aux esprits. Sans entrer ici dans le détail, signalons que les guerres anciennes, liées à l'anthropophagie rituelle, obéissaient au même schéma, puisque le mot désignant les étrangers signifie littéralement "inconnu", donc ennemi potentiel, au même point que les esprits de la forêt, alors que tout étranger, dès lors qu'il est connu, devient parent, et prend sa place dans la communauté. Opposé à la forêt, nous avons donc la clairière, domaine du village mais aussi de la plantation, qui est un domaine clos, véritable aire de sécurité de l'homme et surtout de la femme. Un mythe, en faisant naître les plantes cultivées du corps calciné d'une grand-mère, les sépare définitivement du monde végétal sauvage, et du même coup, établit un cloisonnement total entre les deux mondes.

Ces rapports métaphysiques nature/culture supportés par un ensemble d'interdits de chasse ou de consommation, de rituels propitiatoires et de mythes de création, forment l'ossature sociologique de cet éco-système de l'abondance, l'inscrivant du même coup dans la pratique culturelle. Cette harmonie relative ne semble pourtant pas le produit d'une fixité éternelle, ainsi que le soutenait la philosophie du XVIII^e siècle, aveuglée par la quête de l'Age d'or. Au contraire, elle s'inscrit dans le cadre d'une his-

.../...

toire, même si celle-ci est animée, ainsi que l'a souligné Claude Lévi-Strauss, d'un rythme plus lent que celui de nos sociétés. Plus encore, on peut se demander si depuis le XVI^e siècle, ce rythme lent n'est pas progressivement relayé par celui de l'histoire mondiale, puisque pratiquement aucune société indigène n'est restée indemne du choc colonial, même dans les régions difficiles d'accès, comme l'Amazonie ou les Guyanes, où il fut le plus souvent indirect.

Les Wayãpi, pas plus que les nations indiennes voisines, n'ont donc été épargnés. Lorsqu'on relit les documents des siècles passés, on est confronté à deux images : voir surgir la profonde permanence des valeurs et des comportements sociaux des Amérindiens, mais aussi voir s'éteindre l'un après l'autre les fastes et les grandeurs de leur civilisation. Grande tribu guerrière des bouches de l'Amazone, pratiquant l'anthropophagie rituelle aux XVI^e et XVII^e siècles, les Wayãpi sont devenus, au XVIII^e siècle, des trafiquants d'esclaves pour le compte des Portugais. Au XIX^e siècle, menacés d'enrolement dans la milice de l'Etat de Para, ils se réfugièrent en Guyane Française, où leurs effectifs fondirent sous les coups de la variole ou des maladies pulmonaires. Ils y répondirent par une atomisation en sous-groupes, à laquelle les Wayapi actuels doivent sans doute leur survie. A travers cette histoire contemporaine, émaillée de guerres, plus d'ailleurs avec leurs voisins qu'avec les Occidentaux, leur civilisation a subi de multiples changements. Citons l'introduction des outils métalliques qui leur permit d'abandonner pour leurs plantations les forêts basses sur plaques rocheuses, plus faciles à défricher et à brûler, au profit des grandes forêts primaires sur sols fertiles.

Sur le plan sociologique, l'abandon progressif de la guerre et de l'anthropophagie rituelle restreignit à la chasse, son substitut actuel, les possibilités d'affirmation de la société face à l'univers.

D'une certaine façon, ces changements amenèrent les Wayãpi à passer d'une culture en expansion à une culture en repli, laissant dans les esprits des traumatismes aisément perceptibles dans les rapports quotidiens actuels. Réaffirmons cependant, qu'en dépit de ces modifications profondes, -auxquelles nous pourrions en ajouter d'autres si nous n'étions pas limités par le temps, - il semble pourtant que la permanence des valeurs que nous évoquons plus haut, soit liée au fait que jamais il n'y eut de hiatus entre les Wayãpi et la nature, c'est-à-dire qu'ils ne furent jamais déplacés loin du milieu forestier où ils s'étaient épanouis, ou plus simplement, le milieu dans lequel ils vivaient et vivent encore ne fut jamais profondément modifié.

Cela nous amène, bien entendu, à considérer le présent et l'avenir. Ce n'est plus une nouveauté que de parler de la tragédie de l'extinction des Amérindiens, mais c'est désormais en partie une erreur. En effet, la plupart de ces populations ne s'éteignent plus et même, dans certains pays, comme aux Etats-Unis ou au Mexique, s'accroissent rapidement. Le drame subsiste essentiellement au niveau du respect ou plutôt de l'irrespect de leur personnalité et de leur culture, ce que R. Jaulin a résumé sous l'appellation d'ethnocide. Les Amérindiens de Guyane française ne font pas exception à la règle, bien que les atteintes ethnocidaires soient, dans ce pays, beaucoup moins fortes qu'ailleurs.

Il est évident que les divers courants philosophiques qui ont imprégné les administrateurs français depuis le XVII^e siècle ont largement influencé leurs décisions, et ont permis d'éviter la plupart du temps, des catastrophes. Mais il n'en reste pas moins que de tout temps, l'humanisme français a eu pour contre-partie un certain laisser-faire lié à l'absence de textes de loi précis, garantissant la sécurité des Amérindiens face aux atteintes extérieures.

Cette lacune a eu, à travers l'histoire des 400 dernières années, des conséquences répétitives à caractère beaucoup plus avilissant que destructeur : missions jésuites regroupant les Indiens de la Côte au XVIII^e siècle, colporteurs prétendant introduire la "civilisation par le commerce" au XIX^e siècle, notables croyant naïvement, au XX^e siècle, améliorer les conditions de vie par les allocations familiales. Invariablement, l'administration royale, puis républicaine, constatant l'aspect nocif de ces mesures civilisatrices, est intervenue à temps pour en annuler ou en atténuer l'effet.

Plus important encore, à nos yeux, est de remarquer que les mesures qui ont le plus porté préjudice aux Amérindiens ont toutes visé à les couper ou à les détourner de leur milieu. Cependant, si à travers des siècles, les nations indiennes ont pu, en dépit de l'extinction et du regroupement de plusieurs d'entre-elles, former des noyaux solides, c'est qu'elles ont résisté, grâce à un immobilisme sceptique, qui leur permettait de traverser les crises en gardant un lien nourricier avec la forêt ou la mer. Couper ce lien, en particulier pendant l'enfance, par une éducation occidentale inadaptée, c'est, comme nous l'avons j'espère clairement montré, détruire les bases de la vie économique des Amérindiens, mais aussi les priver du cadre de leur épanouissement spirituel.

.../...

Pour conclure, j'affirme que sauvegarder leur cadre de vie aux Amérindiens de Guyane, c'est du même coup permettre l'épanouissement de leur civilisation et cela, seules les autorités nationales peuvent le leur garantir.